

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



UN ÉQUIPAGE DE LIÈVRE AU DÉBUT DU SIÈCLE : LE RALLYE VACHERESSE

Fidèle lectrice de « Vénérerie », j'aime avant tout les chiens courants et continue de chasser avec trois petits bassets.

L'article publié dans le numéro 66 de la revue m'a vivement intéressée. Il s'agissait de « La chasse à courre du lièvre par des veneurs à cheval avant 1914 ».

En effet, le Rallye Vacheresse, fondé par mon grand-père en 1892, chassait le lièvre dans le Montmorillonais. Il était servi par mon grand-père et ses quatre fils, selon les vacances des facultés ou les congés. Il n'y avait pas d'homme monté, le cocher s'occupant des chevaux et des chiens.

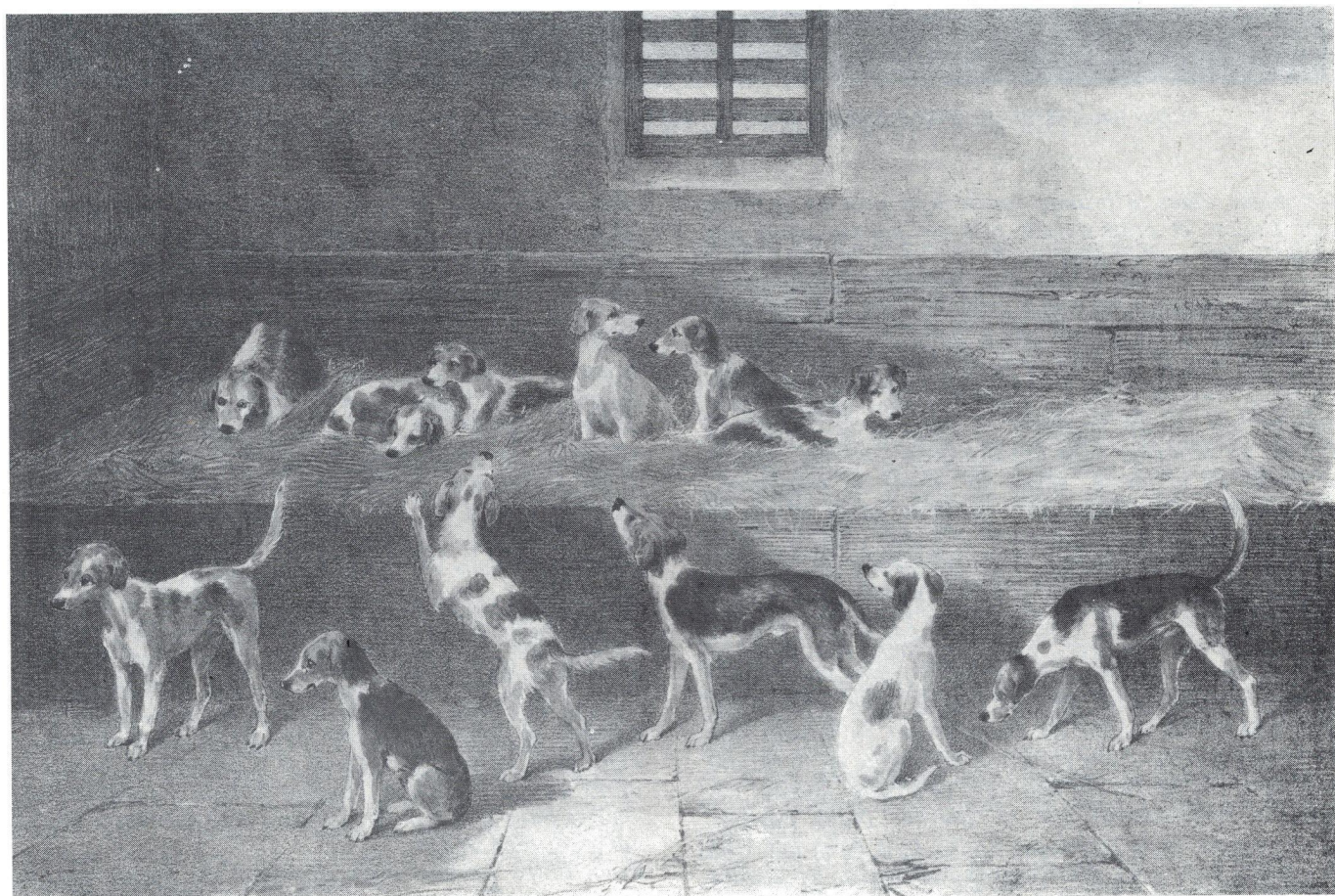
Dans les divers annuaires de la vénerie, on le retrouve mentionné, et dans le beau livre du baron Karl Reille (La Vénérerie française contemporaine, édité en 1914), on peut lire à la page 260 : « Rallye Vacheresse, à MM. Renaud,

L'Hermigère par Montmorillon, Lejeune, Montmorillon, Maréchaux, Montmorillon. Équipage fondé en 1892, composé d'une vingtaine de bâtards de soixante centimètres environ, dans la voie du lièvre et du renard, chassant dans les bois de Vacheresse, Belle Paline, Gros Bost. La moyenne des prises est d'une trentaine d'animaux par saison ».

Quelques très lointains souvenirs d'une toute petite fille, entrant dans le chenil des « grands chiens » ou écoutant dans les soirées d'hiver si les cavaliers revenaient en sonnant, restent dans un coin de ma mémoire, mais les récits relatés par mon grand-père ou mes oncles, de telle chasse mémorable ont enthousiasmé ma jeunesse.

Une lettre de mon oncle André à son frère resté à Paris rapporte d'une façon si vivante une chasse de 1907 que j'ai pensé qu'elle intéresserait peut-être les lecteurs.

Je la transcris « in extenso ».



« Un équipage de lièvre ». Lithographie époque Napoléon III découverte par M. Magne au Salon des curiosités de la peinture.

L'Hermigère le 13 novembre 1907

Mon cher Ivan,

Hier, jour de repos hebdomadaire, nous avons sonné deux hallalis ; Édouard était des nôtres. La journée fut belle à tous les points de vue. Temps splendide, mi-couvert, avec très léger vent de Nord, superbe temps de saison.

Le rendez-vous était en haut de l'allée de Montplaisir. Nous arrivâmes les premiers, Maréchaux et Désiré (le domestique de Lejeune) étaient de dix minutes en retard.

L'animal (n° 16) avait fait sa rentrée par le haut de l'allée de Montplaisir, la voie nous emmène vers le fossé du fond, puis tourne à droite, et nous voilà rendus dans le champ semé de l'Étang, près du ruisseau au bas de la brande de Belle Plaine. Nous ramenons vers le haut en nous rapprochant de la Fosse aux Loups. Cette voie me rappelait absolument celle que nous avions trouvée au même endroit deux fois de suite déjà ; la deuxième avait abouti au lancer que nous fîmes ensemble. Tu avais aperçu le lièvre au lancer se dérobant tout près devant



« Que faire ? ». Lithographie époque Napoléon III trouvée par Mme Annie Verro chez un négociant d'estampes.

les chiens, dans la brande courte tout près de la Fosse aux Loups, et nous avons pris cet animal après une belle chasse, tu t'en souviens ?

Cette fois-ci, c'était exactement le même rapprocher je le fais remarquer à ces Messieurs, en ajoutant qu'il serait tout de même assez bizarre de lancer au même endroit que l'autre fois. C'est précisément ce qui eut lieu. Le n° 16 bondit juste à l'endroit d'où bondit le mois dernier son défunt confrère. Il passe à la Fosse aux Loups, va débûcher dans la pièce de la Cambue, traverse l'allée de la ferme, gagne les sapins de Beaumont, arrive à la grande route qu'il traverse, passe au bas de la brande de Chanceaux (coin N.E.) sans y entrer, monte dans les champs parallèlement au chemin qui longe la brande à l'Est, tourne à droite en rentrant dans le haut des brandes et arrive à la route de Persac à l'endroit classique. Petit balancer ; enfin les chiens retrouvent la voie de l'autre côté de la route. Nous craignons d'abord de voir notre animal filer sur le Peu, mais nous poussons bientôt un soupir de soulagement en voyant que les chiens prennent une direction différente de la refuite habituelle des lièvres du Peu ou d'Oranville, laissant ces localités sensiblement sur la gauche. Nous passons d'abord près de la ferme du Ruchy puis nous gagnons des petits bois assez pittoresques légèrement accidentés puis nous arrivons à une autre ferme (Vildard je crois), les chiens ralentissent un peu leur train qui jusque là avait été splendide, un mauvais chemin et des champs rocaillieux ayant un peu gâté la voie. Enfin cela se réchauffe en rentrant au bois passablement accidenté. Nous nous demandons comment nous allons faire pour suivre les chiens. Nous sommes devant une clairière rocailleuse qui précède une pente assez raide. Nous regardons les chiens descendre dans cette clairière qui est plutôt un terrain inculte avec de maigres buissons de ronces ; nous admirons le décor qui est fort pittoresque lorsque notre lièvre a la géniale idée de repartir devant les chiens et de remonter vers nous. Le voilà qui reprend sa double, nous avons heureusement des chemins à notre

disposition pour stopper convenablement. A brillante allure les chiens nous ramènent à la route de Persac, puis à la brande de Chanceaux ou plutôt dans sa direction, car, au moment d'arriver, nous voyons un mâtin en sortir, ce qui amène un peu de grabuge ; le gros de la meute continue sur la voie dans le champ en haut des brandes, tandis que deux ou trois chiens trouvent le coupé dans la brande ; on les arrête, puis on ramène les autres ; malgré cela il y a un peu de débandade. Les chiens de tête reviennent en suivant le haut de la brande et en débouchent par le coin S.O., les autres arrivent, mais la voie n'est plus bien fumante. Frégate donne dans le chemin en revenant vers la route, d'autres donnent à côté dans une bouige, enfin en arrivant à la route, plus rien ; nous faisons les devants pensant que notre animal a peut-être repris sa double, rien, nous faisons le chemin qui va vers Chanceaux, rien non plus. Enfin nous revenons à la brande. Il était bien resté là. Il repart devant les chiens, remonte jusqu'à la route, la traverse, reprend sa double en allant vers les bois par lesquels il était déjà passé, mais avant d'y arriver, il succombe après un superbe hallali courant de trois ou quatre cents mètres dans une bouige. Temps : une heure trente avec un assez long défaut.

Pour notre retraite nous décidons de passer par les brandes de Chanceaux, avec l'espoir de lancer dans les dites brandes. C'est ce qui arriva.

Le n° 17 fut en effet lancé au milieu des brandes, le long du chemin du milieu. Ce fut un double lancer, les chiens un peu dispersés font partir deux lièvres en même temps. Nous rallions sur celui qui prend la direction du bas de la brande. Il nous conduit au bois de Chevigné, prend de là la direction de la route de Moulismes vers les bois de Gros Bost, tourne à droite avant d'arriver à la route, traverse la brande qui fait vis-à-vis aux sapins de de Beaumont, redescend vers les brandes de Chanceaux, mais n'y entre pas, et suit dans le pré parallèlement à la brande. Il pénètre tout de même dans la brande au bout des sapins, revient dans la brande en retournant à son

lancer. Il sort de la brande en piquant sur la ferme de Chevigné, passe tout près de cette ferme après avoir traversé la route qui rejoint celle de Moulismes à Persac. A partir de là nous marchons vers l'Ouest dans une région où nous ne venons pour ainsi dire jamais, où pour ma part je n'étais jamais passé. Nous nous heurtons de temps en temps à des chasseurs ; quelques-uns ont mis des lièvres sur pieds, nous en apercevons successivement deux sur lesquels nous évitons heureusement de faire change. La voie est toujours merveilleuse ; les chiens volent. Il y a quelques traînardes. D'abord Frivole est restée dans les brandes sur un change, Javotte et Idéale se sont laissées distancer. Il est difficile de te dire exactement le chemin que nous avons parcouru, toujours est-il que nous filons sur Persac en droite ligne. Nous arrivons à une ferme qui s'appelle Le Pré, et à des pentes boisées qui bordent la Blourde. Nous avons Persac devant nous, le coup d'œil est fort beau. Les chiens descendent les pentes devant nous, impossible de les

suivre, c'est presque à pic. Tout d'un coup, j'aperçois le lièvre qui monte vers nous à travers une jeune taille aussi rachitique que clairsemée ; il passe entre Papa et moi d'un côté et un chasseur de l'autre. Ce dernier l'aperçoit en même temps et l'ajuste : « Faut-il tirer ? » Nous lui crions énergiquement que non. Le lièvre effrayé par nos cris redescend et cent mètres plus loin, hallali. Temps : cinquante cinq minutes de chasse très vite, laisser courre superbe. C'est bien notre plus jolie chasse de la saison.

Signé : André Renaud

Les veneurs poitevins qui redoutent, lorsque l'animal débûche, les barbelés, les Ursus des parcs à moutons qui quadrillent les champs du Montmorillonnais et les clôtures électriques que les chiens ont tant de difficultés à franchir, rêveront en lisant ces lignes.

M. Renaud

JUSTIN

UN CHASSEUR AUX CHIENS COURANTS A TIR

Je l'ai connu il y a déjà bien des années puisque c'était en 1929 alors que je me trouvais dans les Ardennes, dans cette région du Chesne Populeux (telle était la dénomination de ce pays) qui, par la suite, fut réduite à l'appellation «Le Chesne».

Aimant les bois puisqu'il y avait toujours vécu : en été à l'ombre de leur feuillage, en hiver piétinant les feuilles tombées à terre, exploitant les coupes qui, à l'époque, étaient débardées par des attelages de chevaux allant parfois jusqu'à huit animaux, et ensuite dirigées sur les lieux d'utilisation soit comme bois de chauffage, soit comme bois d'œuvre. La boulangerie d'alors utilisait presque exclusivement du bois.

Justin, je le rencontrais chaque dimanche ; puis, dès octobre, chaque jeudi en plus des dimanches, car il s'occupait de plusieurs chasses de la région. C'est lui qui organisait les battues, faisait placer les tireurs à tel ou tel poste, commandait les traqueurs avec leurs chiens. Il avait à l'époque quarante ans puisque nous avons «fait les conscrits» ensemble, moi avec vingt ans de moins. Grand, sec, couvrant le terrain rapidement, son fusil à l'épaule, son couteau de chasse au côté, et sa trompe. Un habit de velours, des houseaux, des brodequins à semelles cloutées, le voici dépeint.

Une voix « la gueule à Justin » couvrant celle des chiens puissante, donnant des ordres brefs et claquant comme des coups de fusil : «à droite», «à gauche», «à vous», «à la hou !» et malheur à ceux qui ne réagissaient pas assez vite.

Le soir, il était le répartiteur après la découpe des animaux tués et selon les ordres des adjudicataires, choix ou tirage au sort selon les cas, tout était noté ; et tel qui, lors d'une chasse précédente, n'avait pas été favorisé par le sort avait certainement lors d'une distribution ultérieure, une compensation ; il aimait les choses justes, peut-être en raison de son prénom.

Une véritable comptabilité était tenue par lui sur ses agendas et il était facile de comparer les résultats des

années antérieures pour les mêmes bois ; tous les animaux, leurs poids respectifs, étaient notés.

Entre temps, il allait au gibier d'eau car la région était fort propice : le grand étang de Bairen tout proche, les marais de la Bar qui en hiver couvraient une étendue d'eau considérable, attiraient et retenaient longtemps les migrateurs. Et, même au plus fort de l'hiver 1929-30, j'ai pu voir sur la glace des centaines de colverts serrés les uns contre les autres, observant à la jumelle ceux des bords qui, à tour de rôle, repassaient au centre pour récupérer des calories.

Nous avions alors dans cette exploitation agricole où je me trouvais, de nombreuses terres et chez nos voisins, il en était de même, dans lesquelles se trouvaient des tas de fumier (fumerons) car nous profitions de la résistance du sol pour effectuer nos charrois. Et là, le soir venu, nous entendions les canes «bavarder» car toute la bande était venue chercher dans les pailles si quelque épi mal battu ne recélait pas encore quelques grains. A ce gel succédaient des périodes de radoucissement et tout rentrait dans l'ordre, les oiseaux trouvant facilement leur vie.

Puis, vint la tourmente de 1939. Justin fut mobilisé sur place et la trouée de Sedan s'ouvrant à l'envahisseur, ce furent les longs convois de réfugiés. Justin se retrouva dans le centre de la France, juste en dessous de la ligne de démarcation, en Saône-et-Loire et dans les forêts du Charollais qui lui rappelaient par quelques points communs (essences et lieux accidentés) ses chères forêts des Ardennes. Il put continuer à exercer sa passion étant donné qu'il remplaçait chez un exploitant forestier de la même région, un homme qui remplissait ses fonctions, mais se trouvait retenu dans un stalag outre-Rhin. Et puis, la France entière fut occupée, le fusil fut caché en lieu sûr et les bois connurent d'autres activités : des hommes s'y cachaient, pourchassés, traqués. Justin rendit alors de grands services sur lesquels je ne m'étendrai pas. Et, comme toutes les choses ont une fin, les